

Frapper là où ça fait mal

Le jour où des sabotages mirent l'industrie des semi-conducteurs de Grenoble à l'arrêt

*Atteignez les longues racines
morbides que la charrue oublie,
Découvrez les profondeurs ;
laissez les longues vrilles pâles
Tout dépenser pour découvrir le ciel,
maintenant rien n'est bon
A part les miroirs d'acier de la
découverte....
Et les magnifiques aubes énormes
du temps, après que nous ayons péri.*

Robinson Jeffers,
The broken Balance (1929)

Le poète américain qui a rédigé ces lignes était un homme qui n'aimait pas la vie en société. Il était trop épris par la beauté de la nature sauvage pour s'incliner devant les piètres réalisations de la civilisation humaine, préférant la liberté solitaire à une vie en compagnie des horreurs, des génocides et des dévastations qui ont été, toutes choses prises en compte, l'une des principales marques laissées par la civilisation.

Il a fini par qualifier sa poésie philosophique, qui a été une importante source d'inspiration pour l'éveil écologiste des années 60, comme un « *inhumanisme* » : « *Nous devons décentrer nos esprits de nous-mêmes / Nous devons déshumaniser un peu nos points de vue, et devenir confiants / Comme la roche et l'océan dont nous avons été faits.* » De tels appels résonnent encore aujourd'hui, dans les forêts sombres et les vallées reculées, et peut-être même jusque dans les corridors des villes-prisons où plus rien ne nous attache au réel, sinon la marchandise bétonisée. Et s'il est bien un obstacle qui nous empêche encore de vouloir

tout démolir sans prolonger l'attente morbide qui nous étreint, un obstacle à briser urgemment, c'est certainement vers le fameux mythe du progrès qu'il faudrait se tourner, cette croyance passée que l'histoire humaine avancerait inexorablement vers plus de liberté et de bonheur. A présent qu'il est devenu impossible d'ignorer que de vastes écosystèmes sont en train de s'effondrer, ou que l'aplatissement et la dépendance produits par un siècle d'industrialisme à marche forcée ne cessent de nous écraser, c'est en effet toujours derrière ce même clairon éraillé du progrès que vient se ranger tout ralliement à la civilisation.

Car voici qu'une nouvelle cause à laquelle adhérer nous ouvre ses bras, qu'une nouvelle perspective se dégage enfin pour l'humanité, qu'une nouvelle ère s'annonce à grand fracas : la *transition écologique* qui fera face au changement climatique. Un énième combat politique passionné qui vient ferrailer contre tout pessimisme, celui gagnant en force à chaque fois qu'on se confronte à la réalité des choses plutôt qu'à leur duplication numérique. La transition énergétique, les nouvelles technologies, la dématérialisation, le verdissement des processus productifs ont d'ores et déjà leurs prophètes, tandis que des capitaines appelés à la rescousse pour diriger les opérations ont déjà pris place à bord. Finalement, il ne manque plus que les masses, qui sont tout de même encore un peu réticentes. Car malgré l'adhésion enthousiaste de foules de consommateurs, il reste la désillusion et le désenchantement engendrés par un monde recouvert du voile technologique, d'une artificialisation exacerbée du monde sensible et d'une négation du vivant, qui ne rendent pas forcément la fabrication d'un nouveau consensus très aisée. Qui pourrait même s'étonner qu'un tel désenchantement s'exprime alors dans toutes les directions, et pas forcément des plus

réjouissantes pour l'individu, en allant aussi bien vers de mythiques nostalgies d'un âge d'or bricolé à l'encan, que vers le réveil de fanatismes religieux, et jusqu'à des évocations plus miliciennes de souhait accéléré de fin du monde et d'apocalypse finale.

Dans le monde tel qu'il se présente, ni les déséquilibres des marchés mondiaux, ni les guerres en cours et à venir, ni les populismes modernes ou les fantômes divins ne doivent faire dévier la méga-machine de la course de vitesse dans laquelle elle s'est engagée. La transition énergétique devra s'accomplir de gré ou de force, la terre devra être percutée, percée et broyée davantage, comme jamais auparavant même, afin d'en extraire toutes les matières premières et les métaux nécessaires à la perpétuation de cette civilisation mortifère. Les usines devront tourner à plein régime pour inonder le monde de leurs moteurs électriques, de leurs circuits imprimés, de leurs semi-conducteurs et de leurs nanomatériaux. Le fanatisme des croisés du progrès n'est disposé à reculer devant rien ni personne. Ils construiront des digues pour faire face à la montée du niveau des mers. Ils érigeront de nouvelles centrales nucléaires et couvriront la surface de la terre de panneaux solaires et d'éoliennes pour assurer le flux continu du courant électrique. Ils développeront des procédés de captage des gaz à effets de serre pour remplacer les « poumons de la planète » qui sont inlassablement coupés, rasés et dévastés.

Pourtant, face aux forces qui sont en train de se déchaîner, toute leur ingéniosité et leur folle croyance en des solutions de type techniciennes ne serviront qu'à prolonger l'agonie. Elles ne feront que rendre en passant toujours plus improbable un changement de cap radical vers une perspective de liberté et d'autonomie, au sein d'un changement climatique désormais irréversible. « *Nature bats last* », la nature joue toujours la dernière carte.

Face à cette véritable machine de guerre, au service de laquelle les clairons du progrès continuent d'affirmer que le bonheur et la liberté se réaliseront *contre la nature*, en la soumettant indéfiniment aux impératifs de la société humaine, d'autres continuent de murmurer ici ou là que la liberté ne peut qu'exister *dans* la nature. Que l'autonomie ne sera jamais compatible avec la dépendance technologique, quelle qu'elle soit. Que les chaînes à briser ont celles que la société nous a imposées au forceps au nom de notre bien, pour notre sécurité, notre survie ou notre confort. Un bien dont on connaît désormais l'incommensurable prix à payer, à commencer par celui de notre liberté.

Frapper là où ça fait mal

Si quelqu'un vous frappe, vous ne pouvez vous défendre en frappant sur ses poings : vous ne lui ferez pas mal de cette façon. Pour l'emporter dans la bagarre, vous devez le frapper où ça fait mal. Ce qui veut dire atteindre, derrière ses poings, les parties sensibles et vulnérables du corps de l'adversaire. [...]

S'en prendre au système c'est comme frapper sur un morceau de caoutchouc. Un coup de marteau peut briser de la fonte, qui est rigide et cassante. Mais on peut frapper à loisir sur un morceau de caoutchouc sans l'abîmer parce que le caoutchouc est souple. Le système se dérobe juste assez devant les protestations pour qu'elles perdent leur force et leur élan ; juste assez pour rebondir à nouveau.

C'est pourquoi, pour frapper le système où ça fait mal, il faut choisir les angles d'attaque qui l'empêcheront de rebondir, qui le porteront à se battre jusqu'au bout. Parce que c'est une lutte à mort et non des accommodements avec le système qu'il nous faut.

Ted Kaczynski

Plus que jamais, le système compte sur ses capacités de caoutchouc pour sa défense. Octroyer au besoin de nouveaux droits flexibles, y compris pour intégrer des minorités, tout en supprimant d'un autre côté les plus ar secchaïques, et récupérer tout élan initialement subversif qu'il n'est pas possible d'éradiquer : c'est une des voies préconisées par le projet technologique en cours de développement dans les pays occidentaux. Sur d'autres continents (comme en Asie ou en Amérique du Sud), ce même projet ne rechigne pas non plus à assumer des traits plus ouvertement autoritaires, si bien que des conflits ne cessent d'éclater entre ces différents modèles, entre ces différents modes de gestion et de développement de l'emprise techno-industrielle.

Aujourd'hui ces conflits éclatent en périphérie, mais demain ils pourraient surgir aussi ailleurs. S'opposer aux seules formes qu'ils empruntent sans toucher au fond n'a donc pas beaucoup de sens. Au pire, cela ne ferait qu'apporter de l'eau au moulin de l'un ou de l'autre des modèles en conflit, comme le fait de dénoncer superficiellement le contrôle technologique dont se sert l'État chinois ou l'actuelle lancée guerrière de la Russie [avril 2022], en laissant supposer que le contrôle capillaire en vigueur de ce côté-ci et ses multiples « opérations anti-terroristes et humanitaires » à travers la planète seraient tout même le *moins pire* à souhaiter. Certes, on ne peut raisonnablement affirmer que se battre sur un territoire dominé par un État

omniprésent et suréquipé serait équivalent à se battre sur un territoire contrôlé par un État moins à jour. Mais cela n'empêche pas que dans chacun des deux cas, l'un des pièges mortels à éviter est de participer volontairement, par nos combats mêmes, au réajustement en cours ou à l'accommodement de la domination (dont la caricature réside certainement sous nos latitudes dans les luttes pour des technologies plus inclusives garanties par l'Etat). C'est pour cela qu'il faut porter toute notre attention, en essayant de *frapper là où ça fait mal*, vers où le système pourrait moins facilement rebondir en reculant légèrement afin de mieux reprendre le contrôle par la suite. En somme, il ne s'agit pas simplement de nous rendre incontrôlables ou ingouvernables, mais de pouvoir viser directement dans ses angles morts à l'aide d'un effort d'analyse et de projectualité.

À de nombreuses occasions, dans les écrits comme dans les chuchotements, dans les échanges comme dans les observations, ce sont les « infrastructures critiques » qui ont été identifiées comme l'un de ces points vulnérables, du fait qu'elles irriguent en données et en énergie, comme des veines, le corps de la société et ses organes. Des veines qui peuvent être tranchées, y compris par de petits groupes munis de moyens assez rudimentaires. C'est par exemple ce que nous montre la continuité des sabotages d'antennes-relais dans plusieurs pays d'Europe, avec une remarquable intensité dans certaines régions comme l'Occitanie, où rien que depuis le début de l'année 2022, ces véritables tours de garde de la société technologique ont subi plusieurs assauts chaleureux à Toulouse (12 janvier), Renneville (18 janvier), Lacroix-Falgarde (26 février) ou Carbonne (31 mars), soit plus d'une dizaine de structures de téléphonie mobile réduites en cendres depuis l'année dernière dans le coin. Et sans parler du fait que cela a même parfois conduit les opérateurs à de véritables cassettes techniques, du type comment remplacer au même emplacement un pylône trop endommagé et redoté d'antennes provisoires, sans retarder davantage encore tout retour à la normale ?

Un autre exemple d'artères indispensables à cette société hyper-connectée se trouve également avec la fibre optique, à travers laquelle courent les données qui font tourner ce monde, et qui sont également l'objet de coupures volontaires et parfois coordonnées en rase campagne... quand ce n'est pas à quelques mètres d'un commissariat, comme c'est arrivé à Quimper en janvier dernier lorsque deux armoires télécoms y ont été incendiées. Et enfin, on ne saurait oublier ces autres structures de plus

en plus ciblées qui assurent la continuité des flux d'énergie électrique, celle qui fait tourner les bras des machines, celle qui allume les lumières qui cachent les étoiles, celle qui assure que *tout fonctionne et que tout marche*. Des attaques qui ont ainsi visé à la fois des postes de transformation, des pylônes à haute tension ou des armoires à moyenne tension, provoquant souvent des coupures de courant, certaines éphémères et d'autres plus longues.

En amont

Tous les hommes rêvent mais pas de la même façon. Ceux qui rêvent de nuit s'éveillent le jour et découvrent que leur rêve n'était que vanité. Mais ceux qui rêvent de jour sont dangereux, car ils sont susceptibles, les yeux ouverts, de mettre en oeuvre leur rêve afin de pouvoir le réaliser.

T.E. Lawrence

Il est 2h40 la nuit du dimanche au lundi 4 avril 2022. Dans l'usine *STMicroelectronics* de Crolles, en Isère, les machines s'arrêtent, puis les batteries de secours prennent le relais afin de rétablir l'éclairage, tandis que les procédures de sécurité se déclenchent. L'usine, dont la production est assurée 24h/24, se trouve temporairement à l'arrêt, ce qui n'est pas rien puisque *STMicro* est l'un des tous premiers acteurs mondiaux du secteur de la production de semi-conducteurs, éléments de base de l'industrie technologique, et que depuis la pandémie de covid et les problèmes de chaînes logistiques, ce secteur traverse des difficultés au niveau mondial avec une pénurie de semi-conducteurs qui ralentit la reprise économique.

L'origine de la coupure de cette usine si stratégique se trouve dans un poste à haute tension situé un peu plus loin, à Frogès. Dans l'enceinte de ce poste électrique, « *des éléments de câblage très précis ont été incendiés sur un transformateur* », touchant « *à leur amorce les lignes enterrées à très haute tension (225 000 volts), reliant ce poste au transformateur de STMicro à Crolles. Des inscriptions parmi lesquelles figure le symbole de l'anarchie ont été relevées, qui ciblent la société ST Microelectronics* ».

Il est 1h44 la nuit du lundi au mardi 5 avril. Les lumières s'éteignent dans les villes de Crolles et de Bernin. Sur l'importante zone industrielle, le courant est coupé. Des dizaines d'entreprises de pointe ne sont plus alimentées, et chez les deux géants de la *Silicon Valley* grenobloise, *STMicroelectronics* et *Soitec* (res-

pectivement 4300 et 1700 employés), la production de semi-conducteurs et de puces électroniques est totalement à l'arrêt. La coupure trouve son origine dans l'incendie volontaire de huit lignes de 20 000 volts et d'une ligne de 225.000 volts sous le pont de Brignoud, qui enjambe la rivière Isère entre Villard-Bonnot et Crolles. L'incendie a duré plusieurs heures et a fragilisé le béton du pont, point de passage important pour les automobilistes et les travailleurs de la zone industrielle du Grésivaudan. Sur place, internet et la téléphonie sont fortement perturbés. Le lendemain, des générateurs de secours sont installés, une ligne électrique provisoire est acheminée jusqu'à Soitec pour rétablir une partie du courant, ce qui n'empêche pas les actions en bourse de STMicro comme de Soitec de chuter. Le retour à la normale n'est cependant pas pour l'immédiat, car « *l'industrie des semi-conducteurs est très sensible aux perturbations électriques... Le redémarrage de la production prend du temps, car il faut inspecter toutes les machines et les remettre si besoin en état de fonctionner. Ce qui peut prendre des jours, voire des semaines. Les salles blanches, utilisées notamment dans le processus de production de l'industrie de semi-conducteurs, dépendent notamment de systèmes de ventilation filtrés et de différents capteurs (température, humidité, etc) en vue de garantir un niveau de concentration très faible de particules et de poussières en suspension dans l'air, qu'il faut pouvoir recalibrer notamment lors de leur remise en route. Sans compter les réglages des équipements de production eux-mêmes, qui sont chargés de combiner un haut niveau de qualité et une production en volume, tout en produisant à une échelle très petite, de l'ordre du nanomètre.* » L'évaluation des dégâts est encore en cours, mais ils se chiffraient en « *dizaines de millions d'euros* », rien que pour les deux géants des semi-conducteurs. Le vice-président de Soitec a même tenu à préciser que « *Les incidents de ces deux derniers jours se sont produits en dehors des entreprises. Tout le monde reconnaît que nous sommes une industrie stratégique pour le pays mais on voit qu'aujourd'hui des actes de malveillance, des attaques peuvent viser cette industrie. La redondance des sources d'alimentation électrique n'a pas suffi à nous protéger car les malfaiteurs s'en sont pris à toutes les lignes d'alimentation électrique.* »

Il est 15h30 mercredi 13 avril. Dans 380 entreprises axées sur le domaine des technologies numériques et situées dans un important technopôle de l'agglomération grenobloise, *Innovallée*, le courant est coupé. Au total, 10 000 clients entre particuliers, institutions et entreprises sont privés d'électricité dans six communes (Meylan et Montbonnot principalement, ain-

si que Saint-Martin-d'Hères, Gières, Saint-Ismier et Biviers). L'origine de la coupure temporaire se trouve dans ce qui semble bien être un nouveau sabotage : au sein de l'enceinte d'un poste source à haute tension d'*Enedis*, une installation placée entre des immeubles d'entreprises et l'A41, en plein coeur du technopole, un incendie « *vraisemblablement criminel* » a mis hors usage « *un des deux groupes du site, dont la fonction est de transformer la haute tension en moyenne tension (20 000 volts)* ». Selon Enedis, « *le courant aurait cependant été très rapidement rétabli* ».

Ces sabotages n'ont bien entendu pas manqué de susciter les déclarations larmoyantes des autorités, accompagnées d'appels à plus de moyens pour que les forces de l'ordre puissent mettre la main sur les personnes que la presse a qualifiées à cette occasion de « *saboteurs insaisissables* », non sans rajouter qu'« *il y a un reproche que l'on ne saurait adresser aux groupuscules anarchistes soupçonnés d'être à l'origine des deux dernières actions dirigées contre ce vaste plateau de haute technologique qu'est devenu le Grésivaudan : celui du manque de constance dans la ligne de ce qu'ils pensent être un noble combat.* » Cependant, le plus important reste largement ailleurs : c'est le fait que même les plus grosses usines, particulièrement surveillées et considérées comme stratégiques, peuvent être sabotées. Un fait et une suggestion opérationnelle que toutes celles et ceux qui rêvent de jour pour mettre réellement et concrètement des bâtons dans les roues de ce qui dévaste la planète et exploite le vivant sauront peut-être apprécier : *frapper en amont pour frapper là où ça fait mal.*

Texte publié dans *Avis de Tempêtes*, bulletin anarchiste pour la guerre sociale, n° 52, avril 2022